

pas d'équivalence morale entre les Alliés et les Allemands. En fait, il est plutôt prodigue dans sa description des représailles et des massacres de civils organisés surtout par des unités SS. Par contre, Beevor donne à entendre que les conflits de haute intensité et aux enjeux considérables ne suivent pas toujours le droit de la guerre.

Dans son livre, Beevor a montré à maintes reprises que la Bataille de Normandie avait été au moins aussi sauvage, sanglante et capitale que les autres grandes batailles engagées sur le front de l'Est. À plus d'une reprise, il a estimé l'intensité des combats en examinant les taux de perte et en constatant qu'à l'échelle divisionnaire, les combats dans le Nord-Ouest de la France avaient été probablement plus intenses que ceux qui s'étaient déroulés sur le front de l'Est. Ce que Beevor ne commente pas directement, mais qui saute au visage du lecteur, est l'acceptation accablante des pertes massives au cours de cette période de l'histoire. Contrairement à notre époque, où l'on assiste à l'instauration d'armées tampon et à la limitation des conflits par les États, la Bataille de Normandie était une lutte existentielle – les deux camps comprenaient bien que celui qui perdrait la campagne ne perdrait pas seulement la guerre, mais assisterait à l'anéantissement des fondements mêmes de l'ordre social et politique établi.

Par ailleurs, *D Day* fait ressortir l'immense talent de caricaturiste de Beevor. On pourrait pratiquement recommander le livre sur cette seule base. En quelques phrases rapides, Beevor saisit l'essence d'une personnalité : Eisenhower qui fume l'un après l'autre quatre paquets de cigarettes le jour avant l'invasion; Montgomery qui ne tarit pas d'énergie et de vanité, soutenant que tout s'est déroulé exactement selon ses plans; Kluge s'en

prenant à son quartier-général; ou ce commandant d'un bataillon inexpérimenté qui tente désespérément de stimuler ses troupes effrayées. À chaque page, Beevor fait revivre les personnalités et ranime l'atmosphère de la campagne avec un art consommé de la caricature.

D'un point de vue canadien, Beevor distribue généreusement les honneurs là où ils sont dus. Il louange les compétences et la résistance inébranlable de l'Armée canadienne ainsi que l'excellence de ses officiers subalternes. Son enthousiasme à l'égard de nos officiers supérieurs est à peine plus réservé — même s'il blâme carrément Montgomery pour n'avoir pas su fermer la brèche de Falaise. Dans une digression intéressante, Beevor démontre la même manie que nos civils de vouloir définir le caractère national canadien. Il finit par conclure que nous avons des traditions britanniques et des dispositions américaines; sur ce point, je pense qu'il s'est gouré. La définition du caractère est une entreprise hasardeuse. Pourtant, quiconque a déjà servi dans les Forces canadiennes n'a jamais eu de problème à comprendre les différences entre les tempéraments canadien et américain.

Le livre est excellent à maints égards. Il est équilibré, bien documenté et bien écrit, et, à sa manière unique, il constitue une analyse pénétrante de la lutte pour le Nord-Ouest de la France. Cette étude sur la campagne de Normandie est aussi bonne que tout ce qui a été écrit sur le sujet jusqu'à maintenant.

Le Lieutenant-colonel Michael J. Goodspeed, officier du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), est sous-chef d'état-major du Soutien à l'apprentissage, à l'Académie canadienne de la Défense, à Kingston.

CANADIANS UNDER FIRE ~ INFANTRY EFFECTIVENESS IN THE SECOND WORLD WAR

par **Robert Engen**

Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 2009

x + 245 pages, 34,95 \$

ISBN 978-0-7735-3626-5 (reliure de toile)

Critique de: Howard G. Coombs

L'ouvrage *Canadians under Fire* analyse une mine jusqu'ici inexploitée de questionnaires remplis directement par des officiers d'infanterie canadiens à l'issue des combats auxquels ils ont pris part pendant la Seconde Guerre mondiale en Méditerranée et dans le Nord-Ouest de l'Europe. Certains de ces chefs, comme le Major Jeff A. Nicklin, du 1^{er} Bataillon de parachutistes du Canada, sont bien connus des passionnés canadiens des affaires militaires, tandis que d'autres le sont moins. Cependant, tous contribuent à la mosaïque dessinée par Robert Engen en montrant (traduction) « [...] sous un nouveau jour comment le Canada a combattu au niveau tactique pendant la Seconde Guerre mondiale ». Engen ajoute aussi que « [...] les carabiniers canadiens, comme le révèlent les questionnaires, étaient capables de s'adapter pour régler les problèmes que présentait le champ de bataille » (p. 145).

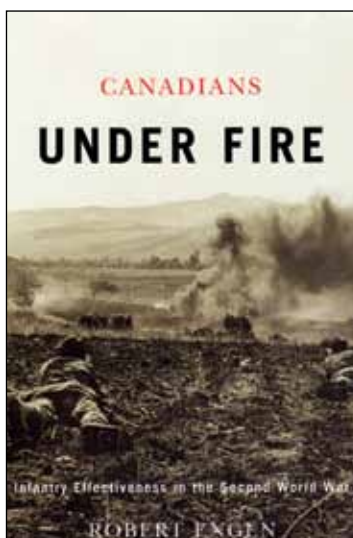
Un peu comme le fait l'historien militaire américain Russ Glenn, dans son livre *Reading Athena's Dance Card: Men against Fire in Vietnam* paru en 2000, Engen conteste les résul-

tats présentés par le chercheur de l'Armée américaine S.L.A Marshall dans son livre *Men against Fire: the Problem of Battle Command in Future War* datant de 1947. Dans son ouvrage charnière, Marshall a soutenu que 75 p. 100 des fantassins américains qu'il avait interviewés n'avaient pas fait feu de leur arme, qu'ils aient été provoqués ou non. Bien que cette donnée statistique ait été remise en question au cours des dernières années par des historiens tels que Roger Spiller, elle a influé sur certains programmes d'instruction des troupes et de la police tels que celui conçu par le Lieutenant-colonel (Retraité) David Grossman de l'Armée américaine, auteur des livres *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society* et *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and in Peace*, parus en 1995 et 2004, respectivement. En se fondant chacun sur ses propres sources, Engen et Glenn montrent que, dans les cas qu'ils ont étudiés, amener les soldats à tirer ne faisait pas problème, bien au contraire. Voilà qui remet en question l'universalité de l'application des statistiques de Marshall!

Engen puise dans des questionnaires de combat archivés pour tirer des conclusions sur le vécu des fantassins canadiens pendant la Seconde Guerre mondiale. Il examine ces questionnaires comme si c'était des artefacts historiques; il en détaille la structure et il mentionne le nom de ceux qui les ont remplis, et il peint un portrait sommaire des officiers en question. Engen se penche aussi sur l'équipe interarmes que formaient l'artillerie, l'infanterie, les blindés et la force aérienne et il se prononce sur l'efficacité de l'infanterie canadienne au cours de cette période. Dans ses conclusions, il fait valoir que le soldat canadien de

l'époque était agressif et ingénieux, ce qui fait certes contraste avec les déductions que Marshall tire sur le rendement des soldats de son pays pendant le même conflit.

Cependant, le livre d'Engen se distingue de celui de Glenn par le fait que ce dernier attribue au leadership et à l'entraînement la différence entre les faibles « taux de tir » observés par Marshall pendant la Seconde Guerre mondiale et les taux beaucoup plus élevés des fantassins américains au Vietnam; ce sont là deux aspects qu'il examine d'assez près. La seule faiblesse de l'ouvrage d'Engen, *Canadians under Fire*, réside sans doute dans le fait qu'il n'approfondit pas autant ces aspects de l'expérience des fantassins canadiens pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour être juste, il faut se rappeler qu'Engen a dépouillé un groupe de documents historiques dont l'objet était de fournir un instantané de l'expérience des Canadiens au combat dans le contexte de l'époque et que ces documents visaient surtout à cerner les leçons tactiques à tirer du combat. D'un autre côté, Glenn a conçu ses propres questionnaires qu'il a fait remplir par des anciens combattants de la guerre du Vietnam, plus de deux ans après la fin du conflit. Par conséquent, la recherche de Glenn pouvait aborder plus en détail des questions beaucoup plus vastes, et elle l'a effectivement fait.



Quoi qu'il en soit, Engen fournit un trésor d'analyses et de sources historiques utiles à quiconque s'intéresse aux études militaires canadiennes. Son œuvre procure à d'autres historiens les bases voulues pour examiner ce qui a permis aux fantassins canadiens de se distinguer comme ils l'ont fait pendant la guerre. Ce qui importe sans doute le plus pour les spécialistes actuels des affaires militaires canadiennes, c'est qu'Engen emploie notre expérience militaire nationale pour remettre en question l'applicabilité des conclusions tirées par S.L.A. Marshall dans le contexte de l'entraînement en vue des guerres du XXI^e siècle. Par conséquent, le livre *Canadians under Fire* est une œuvre solide qui sera utile tant aux militaires professionnels qu'aux historiens militaires.

Le Colonel Howard G. Coombs, Ph.D., est professeur adjoint au Collège militaire royal du Canada et il fait actuellement partie de la Direction de l'apprentissage et de l'innovation à l'Académie canadienne de la Défense. Il est aussi officier de la Réserve à temps partiel et il a commandé le Princess of Wales' Own Regiment, unité d'infanterie basée à Kingston. Il occupe maintenant le poste de directeur du Programme de commandement et d'état-major interarmées (Apprentissage à distance) au Collège des Forces canadiennes.

THE NAVAL SERVICE OF CANADA 1910-2010: THE CENTENNIAL STORY (LE SERVICE NAVAL DU CANADA, 1910-2010 : CENT ANS D'HISTOIRE)

Richard H. Gimblett (Ed.)

Toronto: Dundurn Press, 2009

230 pages, 39,95 \$

ISBN: 978-1-55488-470-4

Critique de : Jurgen Dewel

L'ouvrage est divisé en chapitres portant sur les périodes importantes de l'histoire de la Marine et offre quelques hypothèses sur son avenir. Parmi les habituels chapitres qui traitent des périodes de guerre et de paix, le lecteur aura l'heureuse surprise découvrir des sujets inattendus. À titre d'exemple, Harold Merklinger, ancien scientifique de la Défense de R & D pour la défense Canada – Atlantique (RDDC Atlantique), parle avec éloquence de la question souvent négligée de la recherche et du développement maritimes. M. Merklinger lève le voile sur certaines des contributions uniques du Canada en matière de guerre navale, notamment des merveilles comme l'hydroptère, le dispositif canadien anti-torpille acoustique (CAAT), le sonar à immersion variable (VDS), le système d'appontage (Bear Trap) et le système d'appontage d'hélicoptère ainsi que la célèbre boule de commande. Un autre ajout intéressant est le chapitre de Pat Jessup sur l'art naval de la Seconde Guerre mondiale. Ce chapitre dévoile d'autres dimensions de la vie dans la marine à cette époque et rappelle certaines des facettes et des expériences les plus saisissantes des hommes et des femmes qui ont combattu durant la guerre.

Le premier chapitre du livre décrit les événements qui jalonnent le chemin vers la création du Service naval par le premier ministre Wilfrid Laurier, le 4 mai 1910. Comme l'écrit Roger Sarty, en 1906, la Grande-Bretagne lance le HMS *Dreadnought*, un cuirassé révolutionnaire qui déclassa tous ses prédécesseurs. Le problème pour la Grande-Bretagne, à l'époque, est que soudainement, de nouvelles puissances navales, particulièrement l'Allemagne, ont presque atteint la parité avec elle en termes de nombres de navires de guerre. La panique du *Dreadnought*, en 1909 (devenue la crainte de la parité de l'Allemagne en 1912), pousse la Grande-Bretagne à informer ses colonies qu'elle ne pourra plus assurer leur défense maritime puisqu'elle a décidé de ramener ses forces navales plus près de ses côtes pour parer à la menace allemande émergente. En outre, la Grande-Bretagne s'attend à ce que ses anciennes colonies les mieux nanties, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada, construisent leurs propres navires ou participent au financement de la construction navale britannique. Wilfrid Laurier décide alors que le Canada devrait construire sa propre marine, mais le chef de l'opposition (et bientôt premier ministre), Robert Borden, ne partage pas cet avis; il veut plutôt transférer des fonds à la Grande-Bretagne. Malheureusement, lorsqu'il prend le pouvoir, il ne fait ni l'un, ni l'autre. Résultat : le Canada, et par conséquent, la Marine canadienne, n'est aucunement prêt lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale. Il n'est donc pas étonnant que la Marine canadienne n'offre qu'une contribution minime, parfois même ridicule, à l'effort de guerre. À titre d'exemple, on apprend que la Colombie-Britannique acheta deux sous-marins pour la Marine et qu'un citoyen décida de faire sa part en lui donnant un yacht blindé. Durant la guerre, à l'un des moments les moins glorieux de cette époque pour le Service, le seul navire qui aurait eu l'occasion d'attaquer un sous-marin ennemi dans les